

SOMMAIRE

Robert MUCHEMBLED, <i>Avant-propos</i>	
<i>Mentalités, cultures, sociétés : jalons pour un débat</i>	9
Arlette FARGE	
<i>Présentation</i>	14
Marie-Christine POUCHELLE	
<i>Le sang et ses pouvoirs au Moyen Âge</i>	17
Marie-Sylvie DUPONT-BOUCHAT	
<i>Le prix du sang : sang et justice du XIV^e au XVIII^e siècle</i> . .	43
Jacques LÉONARD	
<i>À propos de l'histoire de la saignée (1600-1900)</i>	75
Arlette FARGE	
<i>La violence les femmes et le sang XVIII^e siècle</i>	97
Jean-Clément MARTIN	
<i>Le sang impur de la Révolution</i>	111
Françoise LOUX, Philippe RICHARD	
<i>Le sang dans les recettes de médecine populaire</i>	125
Noëlie VIALLES	
<i>L'âme de la chair : le sang des abattoirs</i>	141

Présentation

ARLETTE FARGE

A couler dans les guerres, il indigné et révolte ; à irriguer nos veines, il réjouit et fait vivre : ainsi témoigne-t-il de la vie comme de l'horreur. Voici le sang, indispensable fluide, compagnon de l'aventure humaine dans toutes ses dimensions, physique, idéologique et même spirituelle.

Lieu commun de la vie, de l'histoire et de l'imaginaire, le sang ne cesse de poser question. Une seule du reste : celle de notre lien à la mort, mais posée de façon tragiquement plurielle et ambivalente. On le sait : le sang a ceci de particulier qu'on ne peut parler de lui sans omettre sa double fonction antinomique de vie et de mort.

A travers des disciplines, des langages et des regards différents, chaque article ici présent interroge la manière dont les hommes et les sociétés ont fait route avec lui, sur un chemin aussi contrasté que continûment balisé par sa présence. Car le sang laisse infiniment de traces...

Au XIII^e siècle, le sang est le véhicule de l'âme (M.-Ch. Pouchelle), et le discours de l'Eglise s'organise selon cette conviction l'entourant à la fois d'interdits et de vénération (le Christ n'a-t-il pas versé son sang pour l'humanité?). Afin de mieux gérer le sang, souffle de vie, les écrits juridiques, médicaux et politiques de l'époque moderne vont argumenter autour de la double injonction suivante : dans le corps, le sang doit couler sans surcharge — l'homme ne doit point répandre celui d'autrui. C'est dans cet esprit que la monarchie, entre les XIV^e et XVIII^e siècles, cherche à discipliner toute

violence sanguinaire (M.-S. Dupont-Bouchat, X. Rousseaux) : en même temps qu'elle construit des règles sociales où le crime de sang se doit d'être puni d'en haut, elle écarte toute forme d'accommodement privé et établit son pouvoir.

Quand maladies et épidémies résonnent comme des fléaux sociaux, les médecins cherchent les moyens de prévenir et guérir : la longue histoire de la saignée (J. Léonard) s'inscrit dans une représentation traditionnelle de la maladie où le sang est surchargé d'humeurs. Entre 1600 et 1900, les médecins, convaincus de la nécessaire purgation par le sang, feront couler ce dernier d'abondance. Malgré tout, cette pratique ne sera guère acceptée des milieux populaires (F. Loux, Ph. Richard) pour lesquels ce liquide a la générosité et la chaleur du vin, et ne doit point se perdre dans des écuelles. Riche comme sa couleur et ne s'infectant que si l'âme est noire, ce sang-là doit être gardé comme un trésor.

Trésor que viennent dilapider les émeutes, les guerres ou les révolutions ; en ces moments paroxystiques, le sang, plus que jamais, conserve son ambivalence. Offert pour une juste cause selon les uns, répandu par cruauté ou fanatisme selon les autres, il pose problème et cherche sa justification. La Révolution française est actuellement au cœur de ce vaste débat, ce qui légitime la réflexion mesurée et profonde de J.-Cl. Martin montrant comment le sang répandu ne fut pas un instrument délibéré de pouvoir mais une pratique résultant de la conjonction de nombreux éléments où se mêlent luttes antérieures, habitudes collectives et « idéaux dévoyés ».

S'il existe un lieu où le sang est simultanément investi de puissances maléfiques comme de forces magiques, c'est bien le corps de la femme. « Figure de la mort » (M.-Ch. Pouchelle), le sang des règles résume l'ambivalence féminine (F. Loux, Ph. Richard). Cela permet d'amorcer une réflexion sur les liens avec la violence et le sang que les hommes, au XVIII^e siècle, ont souvent dénoncés chez leurs compagnes (A. Farge).

Le sang anime et effraie tout à la fois; celui de l'animal n'échappe pas à ce mouvement. Les règles étonnantes qui président, dans les abattoirs, à la mort animale (N. Vialles), soulignent cette volonté contradictoire de faire mourir sans tuer, de saigner les

bêtes sans répandre le sang, de garder innocence en faisant le commerce de la viande.

Le sang n'est jamais lieu d'indifférence : ruisseau de vie qui flirte avec la mort, il tient les sociétés en haleine et les oblige à réfléchir sur leurs enjeux et leurs comportements, afin que personne jamais ne « joue » avec le sang.

A. F.